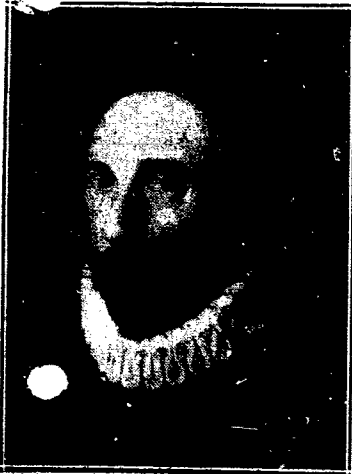


LA MORT DE MONTAIGNE ET M. ANDRÉ GIDE

par ANDRÉ LAMANDÉ

Il a fallu une promenade en Périgord pour que me tombassent dans les mains les articles, pensées et gloses que M. André Gide a écrits sur Montaigne et qui ont paru dans un numéro de la *N.R.F.* assez ancien. J'y mordis aussitôt avec gourmandise, non seulement parce que c'était Montaigne, mais encore parce que c'était M. André Gide. On a rarement vu deux personnages plus dissemblables.

Montaigne, c'est la finesse dans la lumière de la belle santé morale; M. André Gide, c'est la finesse dans l'esprit de corruption. L'un fait un choix continué entre



MONTAIGNE.

ses pensées, l'autre estime qu'il faut les accepter toutes, mais ne s'attarder qu'à celles qui ont une saveur exceptionnelle et perverse. L'un se réclame de la coutume, du bon sens et se soumet religieusement aux lois morales de son pays; l'autre voit dans cette soumission le péché contre l'esprit, le seul irrémissible; l'un, en un mot, croit au bien et au mal et tous ses jours ne sont qu'une bataille pour apprendre à bien vivre et à bien mourir selon la nature, la raison et la société; l'autre, poussant l'égotisme jusqu'aux plus criminelles extrémités, estime que tout est bon qui enrichit notre sensibilité. Tout ce qui est sain se trouve dans Montaigne, tout ce qui est nocif et corrupteur dans M. André Gide.

Ajoutons pour finir que Montaigne a porté l'amitié masculine à de hauts sommets où il n'y a place que pour les embrasements et la joie des esprits et des âmes. M. André Gide a déshonoré cette amitié par des pratiques qu'il vante, dans ses livres, avec une obsession malade, et que Baudelaire aurait mises sous le signe de la damnation.

Voilà donc, pour l'immortalité, — si toutefois la postérité consacre le grand talent de M. André Gide. — deux hommes dos à dos. Evidemment, tout le monde ne pense pas ainsi et M. Albert Thibaudet, emporté par un de ces enthousiasmes bourguignons qui le rendent sympathique, a montré, — si ma mémoire ne m'abuse, — Montaigne et André Gide quasiment frères dans leur façon de comprendre, de voir, de sentir et de juger.

C'est la plus merveilleuse et joyeuse gaulejade de notre époque.

d'aujourd'hui

regard de notre époque.



Qui ne se réclame, aujourd'hui, parmi les lettrés, de Montaigne ? On prend son œuvre pour une délicieuse galimafrée où l'on plonge, sans vergogne, le bras jusqu'au coude. L'un en rapporte une aile, l'autre une cuisse, celui-ci un croupion, et chacun de dire : « Montaigne, c'est moi qui l'ai en entier. » Or, comme notre philosophe gascon se contredit apparemment et que par des phrases décousues de son texte on peut lui faire dire les plus belles sottises du monde, royalistes et républicains, orthodoxes et libres-penseurs, sages et libertins, chacun le tire à soi. Le voilà déchiré en cent visages contraires. Et le plus terrible, c'est que chacun arrive bardé de notes, de références et de renvois. Ouais ! bonnes gens, mais le contexte, mais telle autre page, qui redresse, éclaire et vous met tout un chapitre dans une belle lumière d'honnêteté ? On n'en a cure ; et puis, c'est beaucoup plus facile ainsi.

M. André Gide, lui-même glisse vers le méchant travers et habille Montaigne à sa façon. On s'attendait, de sa part, à une probité intellectuelle plus grande. L'un des passages auquel nous faisons allusion à trait à la mort de Montaigne.



Qu'on discute des idées morales, philosophiques ou religieuses de Montaigne, que

MM. Fortunat Strowski et Villey voient le père des *Essais* nourri de stoïcisme, que l'érudit et vénérable docteur Armaingaud l'estime gorgé d'épicurisme, chacun à ses raisons pour cela, et toute l'encre du monde épuisée, chacun resterait, sans doute, sur ses positions.

Mais il est dit que Montaigne, cet homme droit, lumineux, malgré ses diversités et ses superficielles oppositions, sera longtemps encore un objet de contradiction, non seulement dans ses écrits, mais encore dans sa vie. Et la passion de ses sectateurs est si forte qu'ils ne veulent pas accepter l'évidence. C'est eux qu'ils aiment en Montaigne et non pas Montaigne en eux. En veut-on une preuve nouvelle ? Revenons à la mort de Montaigne et voyons, d'une part, ce qu'a été cette mort et, d'autre part, ce qu'on voudrait qu'elle fût et ce que M. André Gide insinue.

« Ce que je veux pour le service de la mort est toujours fait, dit Montaigne, je n'oserais le différer d'un seul jour. » Il pensait sincèrement ce qu'il écrivait et l'on sait que, sentant venir la mort, il se leva de son lit, en chemise, prit sa robe de chambre, fit appeler ses valets et leur paya les legs qu'il leur avait laissés dans son testament, prévoyant, dit le vieux chroniqueur, « la difficulté que feraient ses héritiers à payer ses légats ».

Une telle droiture et une telle indépendance en cette douloureuse circonstance montre l'homme. D'aventure, sceptique et goguenard, il ne transigeait ni avec sa conscience, ni avec la justice, quand l'honneur était en jeu. Il disait : « On peut faire le sot en toutes choses, sauf en poésie. » Et sauf avec la mort. Or, comment mourut-il ?

La célèbre lettre de Pasquier l'établit de façon péremptoire :

« ... Comme il sentait sa fin approcher, il pria par un petit bulletin sa femme de semondre quelques gentilshommes, siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arri-



M. ANDRÉ GIDE

vés qu'ils furent, il fit dire la messe dans sa chambre — nous avons vu auparavant que cela était aisé pour la chambre aménagée dans la Tour, et qui donnait sur la chapelle même du château — et comme le prêtre était arrivé sur l'élevation du *Corpus Domini*, ce pauvre gentilhomme s'élance au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu, sur son lit, les mains jointes, et en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu. »

Est-ce clair ?

"d'européen"

* *

Mais cette mort agace de certaines gens qui prétendent aimer Montaigne et qui voudraient qu'il fût mort, non à sa manière, mais suivant leur désir. M. André Gide est du nombre. Sans doute, il est trop fin pour nier le texte de Pasquier et inventer une mort de fantaisie, comme le fit un de nos confrères, voici deux ans. Il ne nie pas, il insinue : c'est sa manière. Il insinue de façon bénigne en apparence, mais avec un tel esprit maléfique que si l'on suivait M. André Gide jusqu'au bout, tout le visage moral de Montaigne s'en trouverait changé. En un mot, voici toute nue la pensée de M. André Gide : si Montaigne (le vif, le franc, l'impétueux, l'indépendant Montaigne) est mort chrétiennement, c'est uniquement pour faire plaisir... à sa femme !

« Comment s'étonner que, sur son lit de mort, le sceptique se convertisse, s'il espère par là diminuer un peu la tristesse d'une épouse, etc...

« — Quoi ! Vous n'admettez pas que cette conversion *in extremis* soit sincère ?

« — Il se peut qu'elle le soit. Je l'ad-